

Tristan SAUTIER



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Éric BROGNIET

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Né à Liège en 1966, Tristan Sautier vit aujourd'hui à Arlon, après un parcours existentiel difficile qui coïncide avec la reconnaissance de l'importance que prend dans sa vie la lecture et l'écriture dont il ne sépare pas l'exercice : des œuvres l'ont marqué, qui balisent à elles seules sa géographie spirituelle et littéraire : Rimbaud, le premier, puis Corbière, Céline, Dylan Thomas, Faulkner, Joyce, Artaud, Blanchot, Nietzsche, Guyotat, Char, Michaux et plus récemment Bousquet et Jude Stefan.

Jeune poète d'expression française, qui n'a encore que peu publié, Tristan Sautier s'impose pourtant comme une des voix les plus fortes, les plus brûlées de ces dernières années dans sa génération. À l'écart des systèmes et des esthétiques, il a entrepris, dans la plus féconde et la plus dure des solitudes, de parcourir son propre chemin d'homme et de poète, mais aussi de passeur et de lecteur (il collabore régulièrement aux revues *Sud*, *Rémanences*, *Critique*, *Sources* et *l'Arbre à paroles*). Son travail poétique a été encouragé – et c'est un signe des espoirs dont il est chargé –

par le prix Georges Lockem 1991, décerné par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique à un jeune poète de moins de 25 ans.

C'est dans *Attouchements d'une écartelée* que l'on saisira le mieux les exigences langagières du poète et sa conception dans concession de l'écriture :

« Le drame de la poésie est indissociable de ce qui la permet. Elle qui tend à excéder toute forme, ne peut manifester qu'à travers une forme cette assomption vers nul ciel qui, cependant, reste possible ».

Ses exigences, on le voit, sont celles de la modernité. Partant du constat de la difficulté d'être, de la rupture et de la conscience du néant, il constate qu'écrire est pourtant et justement cette tension qui transcende, cet arpentage de la fatalité et du malheur mais aussi des équilibres et des beautés du monde, pour une nécessaire espérance. Je dis espérance et non espoir :

« Poésie vit d'écartèlement », écrit-il.

Le poète sait bien le prix à payer pour cela. Il l'assume. Il n'est pas un amuseur

public. Il est un prophète : celui qui porte la parole, avec joie ou fatalité, vers les autres, pour une rencontre; il est celui qui travaille, dans le retrait des certitudes, la dérobage des appuis, la constatation des vérités admises pour que vie soit possible :

«La vérité que poursuit le poète n'est pas circonscrite dans une orbe verrouillée. Elle ne possède pour unique auberge que la maison ébahie de la proximité que vous lui reconnaîtrez.»

Biographie

- 1966 Naissance, le 21 décembre, à Montegnée (Liège)
- 1981-1986 Premières lectures. Peu à peu, la vie ne se séparera plus de la littérature : Rimbaud, Corbière. Vit difficilement. Ne trouve pas de place et encore moins *sa* place. Décide qu'il écrira.
- 1986-1990 Lectures décisives : Céline, Dylan Thomas, Faulkner, Joyce, Artaud, Blanchot, Nietzsche. Difficultés, toujours. Passage à l'Université (philologie romane, philosophie), qu'il quittera bien vite par dégoût. Découverte picturale, peut-être la seule : James Ensor. Croit de moins en moins à la réalité et à *soi*. Commence à écrire.
- 1990-1992 À l'impression d'être partiellement «sauvé» par la lecture de Char. Désormais, paix dans le désespoir. Attend. Découverte de l'œuvre de Pierre Guyotat. Est objecteur de conscience et travaille à ce titre dans le collectif des éditions *L'Arbre à paroles*, à Amay. Objecteur non par idéal moral mais par dégoût des uniformes et casernes. Premiers contacts avec le monde littéraire : dégoût aussi, car ce monde ressemble trop à celui que l'on veut fuir en écrivant. Rencontre de sa future compagne, le poète Marie-Claire Verduze, qu'il suivra à Arlon, où il habite aujourd'hui. Commence à publier.

- 1992-1994 Écrit des poèmes et de la critique. Collabore à différentes revues. Dernier bouleversement littéraire en date : la lecture de Jude Stéfan. Écrira sur lui. Écrira aussi sur Artaud.
- 1995 Toute biographie est imaginaire, tout imaginaire affabulation. Vérité? Avec Michaux, alors : *Partir. De toute façon partir. Le long couteau du flot de l'eau arrêtera la parole.*

Bibliographie

- *Attouchements d'une écartelée*, Amay, L'Arbre à paroles, 1991. Coll. Buisson ardent (Repris dans *D'une rive en feu*).
- *D'une rive en feu*, La Bartavelle, 1992 (Prix Georges Lockem 1991), poèmes
- *Des serments qu'on adresse à la nuit*, L'Arbre à Paroles, 1993, (en coll. avec Marie-Claire Verdure), poèmes.

À paraître :

- *Odes pour rire à Charles Bukowski*, Tétras Lyre, poèmes.
- *Le temps interdit*, Le Cormier, poèmes.
- *Le piège du sacré* (en coll. avec André Miguel), Le Mont analogue éditeur, essai.

En préparation :

- *Sur Salah Stétié*, essai.
- *Jude Stéfan écrivain*, essai.
- *La difficulté critique*, essai.
- *Poètes modernes de Belgique* (de Verhaeren à Verheggen), essai.
- *Lettres brûlées à l'amoureuse*, poèmes.

À consulter :

- *Anthologie Poésie en pays de Liège*, L'Arbre à Paroles, Amay, 1994.

Texte et Analyse

De cette maison inégalement effondrée qu'est le poète, tu demeures le toit intact.

Sommet d'adversité, ta déclivité est trop lisse, trop intègre pour que l'on s'y sustente. Qui cesse de t'escalader en bon suppliant, celui-là chute dans l'univoque.

Poésie qui outrages et envoûtes le poète, mais qui ensemences son pessimisme de rencontres frissonnantes ; sois à jamais la source et le tarissement, le mariage et la solitude.

La ferveur.

(Attouchements d'une écartelée, in D'une rive en feu, extraits)

Ce poème est exemplaire pour situer ce qui caractérise la matière publiée jusqu'ici par Tristan Sautier. Sa prise de parole n'est pas séparable d'une tentative de mise au net, de réflexion pour y voir clair, pour se «situer» existentiellement.

On remarquera que le champ lexical du poème s'ouvre sur cette connotation de situation : *maison*, la maison étant à la fois le poète et la poésie, le poète étant celui qui donne forme, qui incarne ce qui le couvre, le coiffe, le dépasse : le «toit». Le *toit* et le *toi* : dialogue entre le poète et lui-même, le poète et autrui dans le poème.

Ce jeu d'aller et retour, de passage permanent entre le je et le toi, est également perceptible par le choix des adjectifs mis en œuvre : la maison est *effondrée* (adj.) *inégalement* (adv.) et le toit est *intact* (adj.). Ce mouvement se poursuit dans le second verset :

sommet, *déclivité* sont complétés par des verbes qui montrent le mouvement à la fois de chute et d'ascension : *sustenter* (qui ouvre une polysémie dans le sens où il peut aussi vouloir dire *se nourrir de*), *escalader*, *chuter*. Ces verbes sont complétés aussi par des adjectifs qui indiquent de nouveau un mouvement double : *lisse*, *intègre*, *suppliant* (adj. substantivé), *univoque* (idem).

Dans le troisième verset du poème, le mouvement se poursuit de la même manière. Tout en s'adressant encore directement à son interlocuteur (la poésie), le poète la définit plus dynamiquement par le choix des verbes et le temps de leur conjugaison (indicatif présent, deuxième personne du singulier) : tu *outrages*, tu *envoûtes*, tu *ensemences*, qui est d'ailleurs introduit par *mais*. Situait ainsi, dans l'interpellation de son interlocuteur, la difficulté de l'exercice poétique, la non-maîtrise, pour le poète, d'un discours qui le dépasse, le bouleverse, lui pose question, il montre qu'au contraire de la conception classique du poème, où le poète a barre sur le langage, la conception moderne fait qu'il est un médium, un passeur pétri d'incertitudes et de questions. Ces questions sont cependant fertiles, précisément.

Cette reconnaissance de la difficulté d'assumer la parole poétique, qui outrepassé, est l'occasion pour le poète d'une espérance. C'est la conjonction *mais* qui est le pivot du texte. Conjonction, c'est-à-dire que jusque dans la définition grammaticale, on perçoit le jeu de mot : *joindre à*. Le poète, par cet élément linguistique, prend appui et s'élève. S'il est encore qualifié par «son pessimisme», celui-ci est cependant *de rencontres*, qui sont *frissonnantes*. Une injonction vient accélérer l'espoir et fonder l'espérance : elle repose sur le verbe être à l'impératif : *sois* ; elle indique une permanence, par *à jamais* et entérine le constat de la dualité fertile par le choix des compléments directs, quatre

substantifs très connotés : *la source et le tarissement, le mariage et la solitude*, finalement résumés dans le substantif final, englobant, résumant, transcendant, qui est à lui seul le dernier vers, dont la brièveté renforce l'impact : *la ferveur*. La ferveur, c'est-à-dire la qualité même à la fois du langage poétique et du poète qui en est le médium. Par cette personnification, le poème acquiert sa force et sa dynamique, la boucle parfaitement. La poésie, définie au départ comme un objet symbolique *le toit, la maison* est ainsi qualifiée par *la ferveur*, et laisse libre le jeu du passage de l'objet au sujet, et du sujet à l'objet. Sans pour autant réduire et supprimer les marges, les coupures, les espaces, le poème, par leur arpentage conscient permet une réunification, donc une espérance. La reconnaissance des vides permet d'appréhender les pleins, et la rencontre *frissonnante* avec les pleins n'empêche pas l'appréhension des vides qui les rendent possibles.

Choix de textes

*Un papillon frétille à la flamme d'insomnie où le poète caresse
la poésie de loin.*

*Dans cette nuit qui enlace le monde, qui l'embrasse et
l'embrase, on ne sait plus le nom de ce qui brûle.*

* * *

*Je n'ignore pas qu'il n'est qu'un soleil sans descendance,
qu'un soleil non mandaté, tournoyant vide sur un monde à lui
semblable. Je n'écris, en dernière analyse, en dernière nausée, qu'à
cause de ce battement de mes tempes apatrides.*

* * *

*Intempéries délires du jour expiant et n'expiant pas sa nuit.
J'affirme en vertu du feu de l'affirmation toujours en avance d'une
ruine sur elle-même. Je passe en chute libre vers l'extrême du
gouffre, qui est un soleil inaugural inexistant.*

* * *

*Ce rien qui taraude
Le nerf dès lors tremblant de la vie,
Cet étouffement qui est
La vie
Et qui le dit
Ne disant que soi ;*

*Là est ma bourbe d'élection,
Les ruines de ma seule tour,
Ma ronceraie,*

*Où je sais que je ne pourrai
Jamais être
En dehors de la nuit*

*Où rien ne peut
Être.*

* * *

*Enfin tu germes, tu bourgeonnes !
Enfin tes fruits, ta luxuriance !*

*Tu es la gravité,
Es cela qui est vrai.*

*Tu es le poète,
L'épris, le contaminé du rêve.*

*Tu es
L'arbre à bubons.*

* * *

*Aux lécheurs de dômes
J'abandonne tout l'espoir du monde.*

*Je ne suis qu'un cheval contraire
Mais je rue dans le sens du soleil.
— L'un souhaite la mer, l'autre le feu.
— Et le vent, la pensée ou même la mort, personne pour eux?
— Si, beaucoup les désirent, désirent les habiter.
— Et toi?
— Moi j'habite le rêve de ne plus habiter.*

* * *

*Vivant, il est l'homme qui s'ennuie le plus au monde; lorsqu'il écrit, le plus ardent des effacés.
L'écriture lui apparaissant alors comme le plus heureux renversement des extrêmes, il se laisse porter par le désir d'en sortir au plus tôt.*

* * *

*Au-delà des résignations,
Au-delà même de l'hypnose
Que l'attente peint sur les yeux,
Il n'attend plus, dans l'air en feu,
Qu'un aggravement du silence.*

(D'une rive en feu, extraits)

Unir les ténèbres d'un mot à celles d'un autre mot afin que de ce terne et laborieux mariage surgisse un éclat de vérité, une

lumière. Suivant la qualité du poète, la lumière obtenue rappellera le feu du soleil, l'or alerte des étoiles filantes ou l'étiq brillance des falots; cependant il ne faut voir entre ces intensités de la lumière aucune hiérarchie immuable, le falot pouvant très bien illuminer l'avenir, l'étoile filante courir vers hier et le soleil aveugler un présent toujours controversé.

* * *

Notre adoration est abouchée au multiple des sentes se ramifiant vers l'estompement de toute demeure. Et haver dernier le feu qui nous ronge et intensifie! Feu. La nécessité de reconnaître nous le fait nommer. Nous le disons Poésie.

Avec arbres et fleuves pour interlocuteurs désolés, là où ne défèque l'histoire, nous réinvestissons l'envoûtement du premier amour

et répertorions, méticuleux hâtés, les gracies couleurs du vide.

*(Attouchements d'une écartelée,
in **D'une rive en feu**, extraits).*

*Tu as d'une femme à l'autre
baisé la mort déjà mort avant
qu'elle ne remporte sa victoire
tu as résisté seul avec le feu baveux
dans les mots et l'ivresse insoumise
parmi les idiots afin que le feu
prenne et rie dans un
quantième naufrage intérieur*

*afin que ça brûle et se brûle seul
privé de sens en dehors du mensonge
qui se consume dans les mots d'ordre
d'arrêt du feu*

*Tu as résisté déjà mort dans la nuit ivre
de mauvais vin ardent pas ivre d'elle
peut-être il n'y avait rien d'autre à tenter
pour toi dans la nuit ivre
en attendant la mort*

*Toi qui es mort maintenant
es dans la mort
es ta mort
sans même y
être*

(in *Ode pour rire à Charles Bukowski*, inédit, 1994).

*Chemine l'été d'un effacement vif,
L'amoureux forçat de ses ténèbres,
L'irrémissible, l'étranger que baigne,
Que blesse l'étrange de l'air.*

*Semblable à un oiseau fuyant l'ombre
Que son vol dessine sur la terre.*

*La carence d'être, soudain,
À ne plus rallier le soleil que lorsqu'il meurt.*

Tristan SAUTIER - 20

*J'habite ce copeau épris
De rien, du vent qui le déporte,*

*J'habite la stupéfaction, le trouble
Du jour qui se renouvelle*

Amante et charnier.

* * *

*J'ai lu ses œuvres. Émues car de sang figé, de corps cloué à
l'image de leur soleil. Chacune était un homme apte à converser
avec les lointains, les étendues parfaites, sans accès. Chacune était
un homme muet à son image et assourdi par elle. J'ai lu, lu ma
mort, entame et monde, j'ai lu les œuvres du temps interdit.*

* * *

*Afflux d'écume, de rosée des nerfs
Aux commissures de l'attente,
Mes mots sont moi, ne sont pas moi.*

*Sont moi, ne sont pas moi,
Comme les yeux se ferment puis se rouvrent,
Résignés à la lumière, à ses eaux ;
Comme les yeux, inapte mal à s'abolir.*

*Afflux d'écume, de rosée des nerfs,
Mes mots. Un banc de noyés remonte
Vers le soleil en gésine malade.*

* * *

*Dans une chambre en feu
Je t'ai vue, t'ai devinée.
Tu dormais comme le font les mortes,
Et de ton sommeil, tu reverdissais.*

*Dans la seule chambre qui existât jamais,
Je me suis laissé convier à l'absence.
J'y vis mille guerres dans un jour
Et deux amants comme les pôles.*

*Dans une chambre en feu,
Je reste tremblant à tes côtés,
Amour presque tangible,
Séquestre sans attache,*

Sinon le feu qui nous coule en lui.

* * *

*Un rat, la nuit, vacille son avancée à travers les jardins, se
presse. L'effroi oblitère l'appartenance, la complicité des rives.
Quelque chose se presse, visiblement sait.*

*Un rat, la nuit, un homme... Fuite nue ou périple sourcier,
déroute et rosée à son heure.*

(Le temps interdit, inédits 1990-92, à paraître, 1995, extraits).

Synthèse

Marqué par la lecture d'œuvres fondatrices de notre modernité littéraire, Tristan Sautier ne sépare pas le poème d'une recherche «spirituelle» ou «philosophique». L'exercice de la poésie est pour lui l'occasion de donner sens à sa vie, dans un double mouvement de perte et de rencontre, de dépossession et de plénitude. L'exercice du langage poétique est ainsi reconnu à partir de ses caractéristiques essentielles : polysémie, ouverture, rencontre à partir du silence, du manque, de la difficulté à dire comme à vivre. Il y a immédiate conjonction entre le vivre et la parole, mouvements à la fois continus et discontinus, jouant sur plusieurs espaces-temps.

Dans les livres qu'il a publiés jusqu'à présent tout comme dans les manuscrits encore inédits et plus récents, ce thème du poème dans le poème, du dialogue avec l'outil personnifié se révèle comme un meitmotive. Cette interrogation du poème, concomitante avec l'interrogation par le poète de sa propre existence, est également doublée par l'interrogation des livres, des œuvres des grands prédécesseurs, qui agissent comme œuvres-miroirs : si le poète façonne peu à peu son propre langage, par une torsion sémantique et un champ lexical propre, il laisse cependant percer les influences de Char, d'Artaud, de Michaux, dont l'empreinte est pour lui l'occasion de ce mûrissement propre. Tant par le choix du thème, qui s'impose quasi naturellement à lui, que par la conjonction des termes mis en rapport, et par le développement tant du poème que du livre, Sautier cherche à rendre perceptible l'alliage des contraires. Cette vision esthétique et éthique prend appui sur ces effets miroirs, sur ces effets paradoxaux pour montrer qu'en ces apparents paradoxes réside toute la chance d'un dépassement des contraires.

Dans un deuxième temps, concrétisé par la publication de *Des serments qu'on adresse à la nuit*, à ce thème de l'interpellation de la poésie, qui fait voir autant la solitude que la fusion rare, s'ajoute un second thème tout aussi ouvert : celui de l'amour. Écrit à quatre mains, avec sa compagne Marie-Claire Verdure, ce livret montre aussi qu'en l'amour, fait de ferveur, comme la poésie, résident fusion et solitude inaliénable. Toute rencontre n'échappe donc pas à la perte, au manque, à la solitude, à la mort. Pourtant sans eux, aucune rencontre n'est possible, aucune création ne peut voir le jour. C'est dans la lucidité panique de ce constat que le poète trouve la chance de ses plus belles créations, tout comme c'est dans la difficulté d'assumer sa parole, leur parole, que les amants pourtant frissonnent. Et font de leurs silences conjugués une trame, un tissu verbal qui, à la fois, les couvrent et les dénudent.

Éric BROGNIET